

XYZ. La revue de la nouvelle

Trois journées intensives pour une forme fulgurante

Sylvie Bérard



Numéro 34, été 1993

Colères!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3903ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérard, S. (1993). Trois journées intensives pour une forme fulgurante. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (34), 81–87.

TROIS JOURNÉES INTENSIVES POUR UNE FORME FULGURANTE

SYLVIE BÉRARD

Sur le thème *La nouvelle: écriture(s) et lecture(s)* s'est tenu récemment l'un des plus importants colloques sur la nouvelle au Canada francophone. Organisé conjointement par le Programme d'études supérieures en traduction et le Département d'études françaises du collège Glendon et sous la responsabilité d'Agnès Whitfield et de Jacques Cotnam, cet événement a réuni près d'une trentaine de spécialistes du Québec et des communautés francophones du Canada.

Plus que le constat d'une absence relative de réflexion critique sur la nouvelle, c'est l'observation de cette extraordinaire vitalité et de cette prospérité marquée au sein de la production nouvellistique québécoise et franco-ontarienne qui est à la source de ce colloque. La création simultanée de revues importantes misant en tout ou en partie sur la nouvelle, le succès critique de certains recueils, l'étude et la production de nouvelles dans les programmes universitaires apparaissaient comme autant de signes de l'intérêt pour le genre, du côté de la critique comme de celui des écrivains. Pourtant, ce succès littéraire ne s'était pas encore traduit par une attention critique majeure. Ce colloque a donc eu pour objectif d'encourager les recherches sur la nouvelle, tout en offrant aux chercheur-e-s, aux auteur-e-s, aux étudiant-e-s et au grand public l'occasion de participer à un événement culturel stimulant sur la forme brève la plus populaire à l'heure actuelle.

Pour une vision multiple de la nouvelle

Les 12, 13 et 14 novembre 1992, les discussions se sont donc déroulées sur des thèmes touchant différents aspects de la

nouvelle: théorie, histoire, pédagogie, critique, pratique. Toutes les études présentées, bien qu'à des degrés variables selon les champs d'intérêt des participantes et participants, ont proposé une réflexion pertinente, et développée de manière rigoureuse. Les communications des invité-e-s, ainsi que les débats qui ont suivi, ont été extrêmement fructueux en pistes de lecture et d'interprétation de la nouvelle comme genre et comme pratique.

Tout d'abord, l'atelier « La nouvelle comme genre » a réuni des communications traitant des particularités génériques de la nouvelle, et dont les propositions ont été multiples et parfois contradictoires. C'est le recueil de nouvelles comme genre singulier qui a attiré l'attention d'André Carpentier (UQAM) qui, sous le titre « Commencer et finir souvent », s'est attardé aux exigences particulières de la nouvelle, percevant dans sa difficile continuité — sa brisance — une certaine subversion de la totalité, fondée sur l'appréhension d'objets multiples. Il a abordé cette problématique tant du point de vue de la lecture que du point de vue de l'écriture. Au contraire, Michel Lord (Université York), dans « La forme narrative brève: genre fixe ou genre flou? », a rejeté la thèse de la nouvelle comme genre en proposant une réflexion s'inscrivant dans les prémisses d'une recherche globale sur les discours narratifs, longs ou brefs, et sur leur organisation. Dans cette communication, la nouvelle a été posée comme une forme brève misant sur des stratégies propres à tout genre narratif. C'est justement l'*indéfinition générique* qui retenait l'attention de la participante suivante — l'auteure de ces lignes (UQAM). Cette communication, portant le titre « Des titres qui font bon genre: de quelques particularités éditoriales de la nouvelle », a consisté en un repérage des brouillages répétés de la définition générique par le paratexte (titre, indication générique, préface) du recueil de nouvelles et, conséquemment, en une lecture de ces dérapages comme autant de tentatives pour maintenir le genre dans une position ambiguë, apte à attirer un lectorat spécialisé.

Ensuite, autour des « Perspectives historiques », les invités se sont attardés aux premières manifestations de la nouvelle au

Canada français. Dans cet atelier, les périodiques ont été à l'honneur. Dans sa communication « Les nouvelles d'Eugène L'Écuyer », en étudiant des nouvelles publiées sur une période de quarante années dans différents périodiques québécois, Maurice Lemire (Université Laval) a démontré comment la dispersion de ce corpus aux quatre coins de la province a permis à son auteur de produire une œuvre quantitativement considérable à partir d'éléments de base extrêmement réduits — il n'a cessé de récrire la même histoire. En cela, cette pratique serait l'une des premières manifestations du phénomène de l'écriture alimentaire. La question de « La nouvelle québécoise, 1880-1940: une définition à partir de la réception critique » a ensuite été traitée par Joseph-André Sénécal (University of Vermont) qui s'est attardé à la critique de trente-trois recueils parus entre 1902 et 1938. Cette étude a permis de contextualiser historiquement la confusion entre le conte et la nouvelle, repérable dès les premiers temps de la nouvelle québécoise, et la logique selon laquelle, par processus métonymique, le genre est toujours classé qualitativement petit par rapport au roman (voir plus loin la communication de Jeanne Demers).

Puis, l'atelier « La nouvelle hors Québec » a permis aux participants et participantes de se familiariser avec la nouvelle des différentes communautés francophones du Canada. François Paré (Université Guelph), s'intéressant à « Soixante-dix ans de nouvelles franco-ontariennes: Turcot, Thério et Poliquin », a démontré comment, dans la mesure où il n'existe pas d'histoire consensuelle sur la littérature franco-ontarienne — pour plusieurs auteur-e-s, la vraie capitale demeure Montréal —, la nouvelle permet un certain éclatement de la conscience, essentiel particulièrement en milieu minoritaire. C'est un peu les conclusions auxquelles est arrivée Evelyne Foex (Université de Moncton), dans sa communication rebaptisée « La nouvelle dans la littérature acadienne: regard sur un genre naissant ». En effet, dans le contexte de la dominance des genres littéraires traditionnels en Acadie, son apparition progressive, tardive mais marquée durant les dernières années, s'inscrit dans un courant général d'ouverture sur le monde moderne.

Vraisemblablement, ce ne serait pas le cas de toute la production franco-canadienne. Ainsi, Paul Savoie (Université York), sous le titre « La nouvelle comme lieu d'être », a proposé une réflexion personnelle sur la production littéraire franco-manitobaine et sur la nouvelle à laquelle, comme tout genre narratif, d'ailleurs, le milieu culturel du Manitoba français ne réserve que la portion congrue, lui préférant la chanson et le théâtre.

Dans l'atelier « La nouvelle et la critique », trois corpus féminins ou à lectorat féminin ont été considérés. Sous le titre « Les nouvelles de France Théorêt: pour les risques de la pensée et de l'écriture », considérant que le genre de la nouvelle implique un rapport au réel circonscrit à la fois par une vision de la subjectivité et par les frontières spatio-temporelles du texte lui-même, Claudine Potvin (Collège Okanagan) a présenté une lecture féministe des récits de l'auteure. La communication suivante, centrée sur « Les premières nouvelles d'Anne Hébert: tremplin ou faux départ », a consisté en une étude de trois des nouvelles hâtives de l'auteure, parues dans la revue *Châtelaine*. Lori Saint-Martin (UQAM) a démontré comment ces textes s'inscrivent, à des degrés variables, à la fois en continuité avec l'œuvre d'Anne Hébert par leur contenu et en rupture par la qualité plus laborieuse de leur écriture. La revue *Châtelaine* retenait également l'attention de la participante suivante. Portant le titre « Les nouvelles féminines et féministes des années 1976 à 1980 dans *Châtelaine* », la communication de Marie-José des Rivières (Musée de la civilisation de Québec) a consisté en un repérage, dans ce corpus, des signes de l'évolution des femmes au Québec.

L'atelier suivant a été une occasion de s'initier à « L'usage didactique de la nouvelle ». Jane Koustas (Université Brock), sur le thème « L'utilisation didactique de la nouvelle et sa place dans l'enseignement de la littérature », a souligné l'intérêt d'une utilisation de cette forme à des fins didactiques. Constatant que la nouvelle n'occupe pas la place qu'elle mérite, elle s'est employée à définir une juste place du genre bref dans les programmes universitaires de littérature, lui trouvant des applications tant dans le

développement de l'habileté à lire que dans l'approfondissement des théories du texte. Rosanna Furguele (Université York) s'est ensuite intéressée plus particulièrement à l'opportunité de l'utilisation de la nouvelle dans la didactique des langues, dans une communication portant le titre « La nouvelle dans l'enseignement de la langue ».

Le colloque s'est conclu sur l'atelier « Pratiques contemporaines de la nouvelle ». C'est d'abord son aspect formel qui a retenu l'attention. Gaétan Brulotte (University of South Florida), dans une communication intitulée « Formes de la nouvelle québécoise contemporaine », a proposé une étude touchant les impulsions les plus audacieuses de la nouvelle actuelle — éclatement de la forme par la prolifération des voix narratives, construction de plus en plus organique des recueils et recherche toujours plus poussée au niveau de l'écriture — dans l'optique d'un mouvement incessant allant de l'innocence à la connaissance du genre. Il a ensuite été question du genre par rapport aux autres formes apparentées. Sous le titre « Nouvelle et conte: des frontières à établir », Jeanne Demers (Université de Montréal) a tenté de cerner les propriétés de ces deux genres trop souvent confondus. En un modèle non normatif mais explicatif, elle est arrivée à cette distinction essentielle: alors que le conte, issu de l'oralité, simplifie une situation, la nouvelle, appartenant à la littérature, problématise cette situation. L'écriture contemporaine de nouvelles n'a pas été négligée. La communication « La notion d'onirisme dans l'écriture de la nouvelle » de Roland Bourneuf (Université Laval) a été le lieu d'une réflexion de la nouvelle vue non sous l'angle du genre mais sous celui des sources de la création; à partir de la question de l'épanchement du songe dans la réalité, l'étude a consisté à observer comment la nouvelle se nourrit du rêve. En guise de conclusion, dans sa communication « Architecture de la nouvelle ou comment ne pas dire le quelque part » retouchée pour les besoins de la cause, Henri-Dominique Paratte (Université Acadia) s'est chargé d'expliquer comment le facteur de concision ne serait qu'accessoire dans la nouvelle, la réalisation de celle-ci

reposant surtout sur la présentation d'un état de crise et sur la désignation de cette négativité.

Une opération fructueuse

Ce colloque a atteint son objectif: rendre compte de toutes les avenues de réflexion sur la nouvelle. L'intérêt de cet événement résidait bien sûr dans la qualité des communications, mais sa réussite a été assurée par un choix méticuleux des thèmes des ateliers. L'originalité de ce colloque résidait également dans le lien heureux qu'il établissait entre la théorie et la pratique. En effet, jamais à ma connaissance un colloque n'a misé avec autant de succès sur une participation marquée des praticiens et praticiennes.

Cette connivence entre le milieu de la recherche et celui de la pratique s'est traduite par la tenue de deux soirées de nouvelles. Les auteur-e-s ont été convié-e-s à lire leurs propres textes, et tous et toutes l'ont fait avec un grand talent. C'est ainsi que l'on a pu prendre contact ou renouer avec les textes de Marguerite Andersen, Gaétan Brulotte, André Carpentier, Pierre Karch, Lori Saint-Martin, Gilles Pellerin, Monique Proulx, Paul Savoie, Marie José Thériault. La collaboration avec le milieu littéraire s'est complétée par une série de lancements et une exposition de recueils de nouvelles et d'ouvrages théoriques touchant certaines questions soulevées par le colloque.

Des lendemains qui promettent

Ces trois jours de réflexion ont permis de relativiser le sentiment figurant au catalogue des idées reçues sur la nouvelle à l'effet que l'édition contemporaine vivrait un certain âge d'or de la nouvelle. En effet, même si au cours des dernières décennies la nouvelle a connu un certain essor tant au Québec qu'au sein des communautés francophones du Canada, il faut bien avouer que ce succès demeure relatif. Les personnes présentes se sont entendues à dire qu'on est loin d'une prospérité confortable de la nouvelle, toujours le parent pauvre d'un cousin prestigieux, le roman.

À ce bémol près, les gains théoriques sont appréciables. En effet, si les conclusions n'ont pas mené à l'établissement d'une définition consacrée de la nouvelle, les discussions, elles, ont tout au moins permis de fixer certains éléments consensuels de définition. Ce colloque aura servi à dresser une sorte de *banque de données* (l'expression est de Michel Lord) où il sera maintenant possible de puiser. Par exemple, on sait qu'il faudra dorénavant emprunter d'autres avenues que celle de la définition générique pour cerner la nouvelle. Il sera vraisemblablement plus judicieux, désormais, de parler de *forme* brève que de *genre* bref. D'ailleurs, il est de moins en moins évident que la nouvelle soit une forme fixe, comme longtemps il a fait bon le croire¹.

XYZ

1. Les actes de ce colloque seront publiés prochainement dans une édition conjointe GREF/XYZ.